

UNE VIEILLE FILLE

Après bien des contestations, les affaires de la famille s'éclaircissent un peu, laissant entrevoir la gêne comme horizon prochain.

Le deuil était fini. La question de mariage se posa de nouveau plus épineuse et plus pressante à la fois. Le capitaine demandait une dot, comme certainement la veuve ne pouvait songer à en fournir trois. Mais les exigences de sa position excusaient un peu l'avidité du prétendant. Du reste, il pouvait partir d'un jour à l'autre. La mère ne voulait léser les droits d'aucun de ses enfants; Marie pleurait, et Louise, sa confidente naturelle, ne savait quelles consolations apporter à sa douleur.

Un jour, le jeune médecin vint annoncer que sa thèse avait passé avec honneur, qu'il en avait fini avec les examens, et laissa percer son désir d'associer sa bien-aimée à sa vie nouvelle.

Quelle complication! Mais Louise n'était rien moins qu'égoïste.

— "Mère," dit-elle, "M. Durantis est trop franc pour vouloir nous tromper. Il m'aime assez pour que nous puissions attendre. Donne ma dot à Marie; cela aplanira les difficultés."

Longtemps la veuve hésita. Le désespoir de Marie, à l'idée de perdre son fiancé, l'emporta seul sur les prudentes résolutions de la mère. Elle céda et bientôt l'union fut célébrée.

Louise, qui avait bien jugé M. Durantis, fut peut-être la plus radiante de tous, en ce jour de noces. En apprenant son généreux sacrifice, il lui avait dit :

— "C'est moi qui gagnerai votre dot, et, dès que je pourrai vous offrir une position digne de vous, notre bonheur sera parfait."

Elle croyait à sa parole, elle était heureuse.

Un an après, Marie qui du suivre son mari de garnison en garnison, écrivait à sa mère une lettre éplorée. Elle avouait que sa vie était un enfer, que son mari se conduisait indignement, et que la dot si chèrement achetée était depuis longtemps la proie des créanciers lâchés après le prodigue commandant.

La douleur de Louise et de sa mère à cette triste lecture se peut imaginer. Bien que la lettre ne contint pas une demande directe, elles avaient compris que la naissance d'un enfant n'allait pas améliorer le sort de Marie. Elles se la représentaient souffrant elle et son cher bébé, et Louise lit encore :

— "Mère, la somme destinée à mon trousseau ne serait-elle pas mieux employée pour une layette? Je t'en prie, laisse-moi en disposer."

Et la veuve, tout en se blâmant de sa faiblesse, avait cédé aux doubles sollicitations de son cœur maternel et de sa fille chérie.

— "Je travaillerai pour la regagner," avait dit Louise.

Et, en effet, elle essaya de plusieurs genres d'ouvrages. Elle peignait délicieusement sur porcelaine. Mais elle était artiste et non pas ouvrière. Elle ne pouvait courir les ateliers, et de plus elle était inconnue. Elle usa son temps et ses forces en efforts infructueux; et son fiancé, la voyant dépérir, et n'arrivant pas lui-même à la position qu'il avait rêvée, se sentait le plus malheureux des hommes.

Un jour, jour de douloureuse mémoire, il entra dans la chambre où courageuse, mais épuisée, elle travaillait, le sourire aux lèvres.

— "Louise, dit-il, je viens de prendre un grand parti. Une épidémie règne dans le Midi de la France. Un vieux médecin de mes amis m'écrit qu'il ne saurait suffire à ses nombreux devoirs, et que, si je veux aller auprès de lui, il m'associera à son travail et me passera plus tard sa clientèle. Louise, voulez-vous me laisser partir?"

— "Vous serez plus heureux avec cette perspective, dit-elle simplement; partez, mais pour moi j'aimerais mieux la misère et vous avoir auprès de nous."

Ce fut un coup de foudre pour elle. Mais loin de se laisser abattre :

— "Je l'aiderai, dit-elle; si je meurs à la peine, il ne le verra pas. Si je réussis il aura sa part de mon succès."

Elle reprit la lutte. Elle mit de côté ses préjugés de naissance; elle chercha partout du travail. Un jour le sort lui fut favorable. Une personne très-riche l'engagea. Elle devint dame de compagnie et l'aimable tournure de son esprit la fit chérir, là comme ailleurs.

Son frère avait douze ans. Il s'aiguillait de lui faire continuer ses études. Grâce à la protection de sa nouvelle amie, Louise obtint pour lui une bourse dans un collège. La famille se crut sauvée. Gaston jura qu'il travaillerait comme un ange, pourvu qu'on ne le mit pas en apprentissage. Le jeune docteur écrivait fréquemment. Sa situation semblait prospérer.

Après quelques mois de répit, on vit arriver Marie avec son enfant. Elle n'avait pu supporter plus longtemps les caprices du despote qu'elle avait épousé; et, dans un affreux dénûment, elle venait attendre auprès de sa mère l'issue d'un procès en séparation.

Que faire? Louise travailla davantage. Souvent sa lampe ne s'éteignait qu'au matin. Elle voulait mettre sa sœur en état de faire quelque chose à son tour.

Sur ces entrefaites, le docteur écrivit qu'il voyait la possibilité d'entrer modestement en ménage et qu'il n'attendait plus que ce seul mot: "Venez!"

Mais comment l'écrire ce mot béni? Pouvait-elle laisser sa mère avec deux bouches de plus à nourrir et ses appointements de moins? Elle n'y songea pas. Elle répondit qu'elle ne pouvait disposer d'elle avant un an, et elle poursuivit sa tâche sans faiblir.

À l'expiration de ce délai, elle se retrouva auprès du lit de sa sœur. Une maladie de langueur, suite des privations et des mauvais traitements qu'elle avait endurés, s'était déclarée, et Marie savait que ses jours étaient comptés.

Je m'abstiens de vous décrire des scènes d'agonie et de mort. Qu'il vous suffise de savoir qu'en trois ans Louise avait perdu, tour à tour, sa sœur, sa petite nièce, un amour d'enfant!... et sa mère qui avait été malade vingt mois entiers.

Durant cette période elle n'avait guère songé à elle, la noble fille! Entre son travail du jour et ses nuits de garde-malade, c'était merveille qu'elle n'eût pas succombé. Toutefois, son énergie morale l'avait soutenue. Droite et pure, elle avait un de ces cœurs auxquels Dieu se révèle, et sa confiance implicite et son paternel amour avait achevé de la mettre à la hauteur de sa tâche.

Elle restait donc endettée et seule protectrice de ce frère dont la jeunesse se faisait sentir par des écarts, subits suivis de tardifs remords. Il était faible de caractère. Excellent garçon, travailleur à ses jours, mais incapable de résister à une tentation. À diverses reprises, Louise avait dû acquitter ses dettes de jeu.

Du moment où elle fut une seconde fois orpheline, les sollicitations de M. Durantis devinrent plus pressantes. Il avait consenti à tous par respect pour le noble caractère de sa fiancée; mais il trouvait que le temps des attermoiements était passé et il voulait que Louise vint se reposer de tant de soucis et de labeurs dans un intérieur à elle.

(A continuer.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an \$0.50
Six mois 0.25

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.